

respire près de toi est empoisonné... Va-t-en, va-t-en, tu me fais horreur, tu m'épouvantes !

Il s'était levé et il regardait comme un homme qui n'a plus sa raison.

—Oui, continua-t-elle avec une nouvelle violence, va-t-en le plus loin possible, afin que je ne te revoie jamais ! Mais écoute ce que je vais te dire encore. A partir de ce moment, je prends sous ma protection ce malheureux enfant, qui est innocent, lui ; ne t'approche jamais de lui, ne le regarde même pas. S'il lui arrivait malheur, à cet enfant que je hais, je te dénoncerai aussitôt comme son assassin et en même temps je ferais connaître tes autres crimes. Tu es prévenu et tu sais quel châtement la justice te réserve : le bûche ou l'échafaud !

Puis, marchant vers lui, et lui montrant la porte d'un geste impérieux, elle répéta :

—Va-t-en !

Devant elle, devant son regard implacable, il recula lentement.

Il ouvrit la porte et s'enfuit.

IV

M. de Perny avait oublié que le marquis et le docteur Gendron l'attendaient dans la salle du billard. Il sortit du château et traversa les jardins, se dirigeant rapidement vers le parc où il voulait cacher son agitation et où il espérait apaiser la fureur et la rage qui grondaient en lui.

Dans une allée il aperçut la gouvernante qui se promenait avec l'enfant. Il eut pour ce dernier un regard de fauve ; puis, faisant brusquement volte-face, il s'en alla d'un autre côté, en s'enfonçant dans le taillis.

Le soir, à sept heures et demie, à l'appel de la cloche, qui annonçait le souper, madame de Perny et Sosthène parurent presque en même temps dans la salle à manger.

La mère avait repris son masque hypocrite et était souriante comme d'habitude.

Sur le visage du fils il ne restait aucune trace de contrariété et de mauvaise humeur.

La marquise n'eut pas de peine à deviner qu'il y avait eu entente entre eux. Mais elle ne s'en occupait en aucune façon. Elle était sûre d'elle maintenant, et elle savait que son mari, le moment venu, serait l'exécuteur de ses volontés.

Comme si rien ne s'était passé, le sourire aux lèvres, affectant même de paraître très gai, comme pour braver sa sœur, Sosthène tendit la main au marquis et au docteur.

—M. de Perny nous a boudé toute la journée, dit gaiement M. de Coulanges. Je crois, docteur, qu'il ne nous a pas pardonnés d'être sortis sans lui ce matin. A qui la faute ? Quand on veut voir le soleil se lever, il faut soi-même se lever avant lui.

—C'est forcé, répondit le docteur en riant.

—Sosthène, où donc êtes-vous allé cet après-midi ? Nous vous avons attendu au billard jusqu'à trois heures et demie.

—M. le marquis peut ajouter que sur huit parties de trente points il m'en a gagné sept.

—Docteur, je vous connais, c'est une flatterie à l'adresse de la marquise. Et avec cela vous empêchez Sosthène de répondre.

—Au fait, c'est vrai, où est-il allé ?

—Je me suis promené dans le parc pour dissiper un violent mal de tête, répondit M. de Perny.

—En ce cas, c'est différent. Docteur, nous lui pardonnons ?

—Certainement, monsieur le marquis.

M. de Coulanges s'avança vers madame de Perny.

—Et vous, ma mère, lui demanda-t-il, comment allez-vous ce soir ?

—Tout à fait bien, monsieur le marquis, je vous remercie.

—Je suis heureux que votre indisposition n'ait pas eu de suites.

—Elle me laisse que le regret de vous avoir inquiétés.

—Alors tout va bien. Mettons-nous à table et soyons gais.

Puis, s'approchant de la marquise, il lui dit tout bas :

—Mathilde, je te trouve toujours plus jolie ; ce soir tu es ravissante.

A la campagne, au château comme à la ferme, on se couche généralement de bonne heure, excepté, cependant, quand on a de nombreux invités ou qu'on donne des fêtes.

A dix heures madame de Perny se retira. Sa retraite fut bientôt suivie de celle de Sosthène et du docteur. Le marquis et la marquise restèrent seuls dans le salon d'été.

—Mathilde, dit M. de Coulanges, je ne sais pas si je me trompe, il m'a semblé que ta mère n'était pas ce soir comme d'habitude, qu'elle était contrainte, embarrassée, enfin que quelque chose, un papillon noir, lui trottait dans la tête. J'ai remarqué aussi qu'elle évitait de te regarder ; toi-même, ma chérie, tu avais dans l'éclat de ton regard, quelque chose de singulier, d'insaisissable. Par exemple, ce n'est pas une plainte que je formule, moins encore un reproche

que je t'adresse. Oh ! non ; je suis trop heureux de voir ce rayonnement, qui est le signe de la vie qui se manifeste en toi !

Quant à Sosthène, c'est autre chose, il a été fort gai, mais c'était une gaieté trop bruyante, qui éclatait à contresens ; elle agaça, elle portait sur les nerfs. Que te dirai-je ? Il m'a paru que la gaieté de Sosthène était beaucoup plus apparente que réelle.

Comme je te l'ai dit, il peut se faire que je me trompe. Après tout, moi-même j'avais peut-être l'esprit mal tourné. Je te fais part de mes impressions, voilà tout. Eh bien, Mathilde, je me disais que tout cela n'était pas naturel et ne pouvait exister sans cause.

—Mon ami, tu ne t'es pas trompé, répondit la marquise ; tu as bien vu la contrariété de ma mère et la fausse gaieté de mon frère. Les préoccupations de l'une et le rire de l'autre ont la même cause.

—Ah ! que s'est-il donc passé ?

—Je vais te le dire. Ce matin j'ai eu avec ma mère une conversation très sérieuse, à la suite de laquelle elle a eu cette indisposition qui n'était autre chose qu'une attaque de nerfs.

Le marquis regarda sa femme avec surprise.

—Voyons, dit-il, explique-moi cela, je ne comprends pas du tout.

—Eh bien, j'ai fait part à ma mère des intentions que j'ai, et je lui ai fait connaître ma volonté.

—Il n'y a pas de mal à cela. La marquise de Coulanges a le droit de parler à sa mère de ses intentions et de lui dire quelle est sa volonté.

—Sans doute ; seulement j'ai pris une résolution qui n'est pas agréable à ma mère et à mon frère.

—Quelle est donc cette grave résolution ?

—J'ai décidé que madame de Perny et Sosthène ne demeureraient plus avec nous.

—Voilà une véritable surprise ; j'étais loin de m'attendre à cela.

—Nous serons plus libres et nous serons plus à nous.

—Je t'assure, Mathilde, répondit M. de Coulanges, que ta mère et ton frère ne m'ont jamais gêné en rien.

—N'importe, mon ami, je veux maintenant vivre seule avec toi, pour toi.

—Au fait tu as peut-être raison. Mais tu n'a pas pris cette détermination sans un motif sérieux. Tu as eu à te plaindre de ta mère ?

—Oui.

—Et de ton frère ?

—De mon frère aussi.

—Que t'ont-ils fait ?

—Edouard, ne m'interroge pas sur ce sujet, je ne pourrais te répondre. Mais tu peux croire que je n'agis pas sans avoir bien réfléchi, et que si j'éloigne de nous ma mère et mon frère, j'ai des raisons pour cela.

—Certes, je n'en doute pas. Ma confiance en toi, Mathilde, est entière, illimitée ; je sais que tu ne peux vouloir que ce qui est juste ; du moment que tu ne crois pas devoir m'apprendre quelles sont les raisons qui ont provoqué ta décision, je ne demande pas à les connaître. Ta volonté est la mienne. Comme toujours, ce que tu veux, je le veux. Je comprends, en effet, que madame de Perny et Sosthène ne soient pas satisfaits. Ils avaient près de nous la vie facile et agréable. Ils n'avaient que de très-petites dépenses à faire. Si ta mère l'a voulu, elle a pu faire des économies sur ses dix mille francs de rente viagère ; Sosthène aussi a dû économiser quelque chose, s'il a été sage. Mais en se séparant de nous, ta mère va se trouver presque pauvre. Eh bien, Mathilde, que me demandes-tu pour elle ?

—Rien. Elle a vécu pendant des années déjà avec sa rente.

—C'est vrai, fit le marquis en souriant, mais alors elle n'était pas la belle-mère du marquis de Coulanges. Voyons, ne penses-tu pas que nous ferions bien en lui servant chaque année une autre rente de dix mille francs ?

—Si c'est ton désir, je ne m'y oppose pas ; du reste, tu as seul le droit de faire de ta fortune l'emploi qui te convient.

—Je ne l'entends pas ainsi, Mathilde ; je ne saurais comprendre une union où les droits des époux ne sont pas égaux, où il n'y a pas égalité parfaite. La fortune de Coulanges appartient autant à la marquise qu'au marquis.

—Je n'ai rien à répondre à des paroles qui sont une nouvelle preuve de ton affection pour moi ; je connais tes nobles sentiments et je sais combien tu es grand. Eh bien, mon ami, nous servirons à madame de Perny une rente annuelle de dix mille francs.

—Quand à Sosthène, nous n'avons pas à nous occuper de lui.

—Certainement. D'ailleurs, je suppose qu'il vivra avec ma mère. Et puis il est temps, s'il n'est pas déjà trop tard, qu'il cherche à se créer une position par son travail.

—Tu parles d'une position pour Sosthène, et tu oublies donc celle que je lui ai faite.

—C'est que je ne t'ai pas dit encore, Edouard, que j'ai prévenu Sosthène que tu t'occuperais toi-même de tes affaires à l'avenir.

—Il est certain qu'ayant à Paris mon notaire et sur chacun de